

# Alain Finkielkraut

«Se quitter, s'oublier : c'est peut-être la meilleure part de la littérature»

**C**e livre est un hymne à la lecture! Un exercice de critique littéraire comme on les adore : profond, original, généreux, enthousiaste. On en sort avec l'envie furieuse de se plonger dans des œuvres qui semblent écrites pour nous. La plaisanterie de Milan Kundera, Tout passe de Vassili Grossman, Histoire d'un Allemand de Sebastian Haffner, Le premier homme d'Albert Camus, La tache de Philip Roth, Lord Jim de Joseph Conrad, Les carnets du sous-sol de Fedor Dostoïevski, Washington Square d'Henry James et Le festin de Babette de Karen Blixen : Alain Finkielkraut, dans un de ses ouvrages les plus personnels et les plus aboutis, montre comment la littérature nous sauvera (pour peu que nous la fréquentions davantage) de la barbarie ambiante. Cet essai est un bréviaire que tout amoureux des lettres ne peut que lire et, bien sûr, discuter – ce que nous ne nous sommes évidemment pas privé de faire avec un Alain Finkielkraut apaisé et malicieux...

Le titre de ce livre ressemble à un oxymore. Que signifie cette expression «un cœur intelligent»?

**ALAIN FINKIELKRAUT.** J'ai découvert cette expression biblique en lisant Hannah Arendt. Le roi Salomon, rappelle Arendt, adjure l'Éternel de lui accorder un «cœur intelligent», c'est-à-dire un cœur sagace et perspicace. Dieu garde le silence, mais, pour nous doter peut-être (il faut rester modeste) d'un cœur intelligent, nous avons la littérature. En elle, l'affect et le concept sont perpétuellement enchevêtrés. Comme la philosophie, la littérature nous parle de l'Homme, mais c'est aux hommes qu'elle a affaire et non à l'Homme directement. Elle éclaire l'Histoire, la vie, le monde, sans jamais sacrifier les individus sur l'autel de la connaissance.

Le philosophe que vous êtes, redécouvrant la grâce de la littérature, ferait-il un procès à la philosophie?

**A.F.:** Non. Prendre soudain le parti de la littérature contre la philosophie serait ridicule. Simplement, je récusé (avec un certain nombre de philosophes, d'ailleurs) le partage commu-

nément admis qui voudrait que la philosophie pense et que la littérature raconte. La philosophie n'a pas le monopole de la pensée. La littérature pense aussi, mais cette pensée possède quelque chose de miraculeusement affectif. «Aucune philosophie, aucune analyse, aucun aphorisme, quelque profonds soient-ils, ne peuvent se comparer en plénitude et en intensité à une histoire bien racontée», écrit ainsi Hannah Arendt. Si l'on me demandait de décrire ma bibliothèque idéale, je citerais les neuf textes dont traite ce livre, mais j'ajouterais d'autres romans comme *L'homme sans qualités*, *A la recherche du temps perdu*, *Madame Bovary*, ou encore *Cent ans de solitude*, j'ajouterais des poètes et bien sûr des philosophes (Lévinas, Jonas, Arendt, Heidegger...). Il y a les livres que l'on a lus une fois pour toutes et ceux auxquels on revient inlassablement. Ce sont ces livres jamais refermés qui constituent la bibliothèque idéale.

Revenons au titre : le cœur doit-il être intelligent? Ne faut-il pas, au contraire, que le cœur reste le cœur, et l'intelligence, ●●●



Photographies :  
Franck Courtès pour Lire

## L'ENTRETIEN

●●● l'intelligence ? Un cœur intelligent n'est-il pas trop rationnel, trop raisonnable, trop intellectuel ?

**A.F. :** Je crois, au contraire, que l'intelligence laissée à elle-même est un des vertiges de la modernité : le vertige du fonctionnalisme de la raison instrumentale et, pour le dire de manière plus abrupte, de la bureaucratie. Quant au cœur, libéré de toute astreinte, c'est, au mieux, le kitsch (on vient de le voir se déployer au moment de la mort de Michael Jackson) et, au pire, l'idéologie. L'idéologie au sens d'une division du monde en deux camps, une sorte de réduction du phénomène humain au mélodrame. Je crois que l'expérience totalitaire nous impose de relier le cœur et l'intelligence car leur disjonction est dévastatrice.

Vous écrivez dès les premières pages que l'« on considère souvent le roman comme le lieu d'une collision entre les songes ou les mensonges de l'imagination et la dureté du monde tel qu'il est. L'illusion se fracasse contre le principe de réalité. Les chimères sentimentales et les grandes espérances sont anéanties par la vérité effective. » Pouvez-vous approfondir ?

**A.F. :** Le roman pratique et met en scène l'opposition entre l'imagination et le fantasme. La langue anglaise possède deux mots pour l'imagination : *fancy* et *imagina-*

### «La philosophie n'a pas le monopole de la pensée »

*tion*. Le fantasme, c'est la littérature spontanée en chacun de nous. Nous fantasmons tout le temps. Il y a les fantasmes individuels, les fantasmes collectifs, et, pour faire appel de ces fantasmes, il y a l'imagination. La littérature est du côté de l'imagination. Le fantasme, nous dit Freud, est la réalisation d'un désir : dans le fantasme, je suis le héros, je suis au centre. L'imagination est, au contraire, cette forme de pensée qui me permettra de sortir de moi-même, de m'identifier à d'autres points de vue que les miens. Et le cœur intelligent, c'est cela : la mise en déroute du fantasme par l'imagination.

D'un côté, donc, un sentimentalisme stéréotypé, une production romanesque dans laquelle nous baignons depuis l'enfance en nous racontant des histoires mélodramatiques (le cœur), de l'autre, une intelligence purement fonctionnelle. Mais comment la littérature nous permet-elle d'échapper à ces deux écueils ?

**A.F. :** Qu'est-ce que la grande littérature sinon un débat perpétuel avec la mauvaise, une interrogation angoissée sur les ravages de la bêtise romanesque ? La littérature nous raconte des histoires pour que nous cessions de nous raconter des histoires. *Don Quichotte*, *Madame Bovary*, mais aussi *La tache* de Philip Roth... Ce dernier roman est une réflexion extraordinairement puissante sur les méfaits de ce que Roth appelle le « *everyone knows* », ou, pour le dire en termes heideggeriens, de la dictature du « on » : on dit, on pense, on raconte. Kundera écrit que le roman déchire le rideau de préinterprétations suspendu devant le monde.

Mais ce rideau est lui-même tissé de romans innombrables, d'où l'importance cruciale de la valeur, du jugement de goût. Toute la question est de savoir à quelle littérature nous voulons confier notre destin : celle qui découvre l'existence ou celle qui la recouvre de ses stéréotypes excitants.

La bonne littérature, la mauvaise littérature... L'importance du jugement de goût. Soit. Mais qu'est-ce que la bonne littérature ? Qu'est-ce que le bon goût ?

**A.F. :** C'est très difficile à dire mais si on n'accepte pas de poser la question, alors la littérature perd tout sens. Les théories structuralistes et poststructuralistes ont voulu émanciper la réflexion sur la littérature du problème de la valeur. Confronté pendant mes études littéraires à ce relativisme, à cette neutralité militante, j'ai pris la fuite, au sortir de l'université, en faisant de la philosophie. Pour revenir à la littérature, il m'a fallu renouer avec le jugement. J'ai pu le faire grâce à l'œuvre de Milan Kundera. La paru-

tion de *L'art du roman* a été un moment capital : tout d'un coup, la notion de grand écrivain reprenait sens. Kundera nous montrait que la définition du philosophe donnée par Péguy, « c'est un homme qui a découvert quelque aspect nouveau, quelque réalité nouvelle de la réalité éternelle », s'appliquait également au romancier. La valeur est liée à la connaissance. Muni de ce critère, on peut, on doit hiérarchiser les œuvres littéraires, comme on sait, en philosophie, faire la différence entre Kant et Jean-François Kahn !

Donc, pour vous, le critère de la bonne littérature n'est pas le style mais l'exploration de la condition humaine... Diriez-vous qu'il s'agit de l'exploration de l'existence ou du déchiffrement des énigmes du monde ?

**A.F. :** Je ne me reconnais pas dans cette opposition. Le style est partie prenante de l'exploration des ambiguïtés et des mystères de l'existence. Le style n'est nullement un enjolivement, mais une qualité de la vision.



Pensons à Proust. Pensons à Flaubert, qui a voulu appliquer à la prose les critères de la poésie. D'où sa souffrance et son héroïsme. Flaubert possédait une grande facilité d'écriture (sa correspondance en fait foi), mais il a voulu aller au-delà de ce talent naturel dans *Madame Bovary*. En vertu de quel principe ? Il dit, en substance, que la phrase juste doit être aussi la phrase harmonieuse. Flaubert croit à l'existence d'un lien entre beauté et vérité. Après lui, toute

grande littérature repose sur cet étrange postulat.

**Qu'est-ce qu'un héros de roman ?**

**A.F. :** Je dirais, avec Thomas Pavel, que c'est un homme saisi dans sa difficulté d'habiter le monde. En fait, nous voudrions tous être le comte de Monte-Cristo, le grand redresseur de torts, celui qui assouvit jusqu'au bout, jusqu'à la cruauté, sa juste vengeance. Le roman nous déboute de ce fantasme glorieux. A nous qui rêvons de plier le monde à notre volonté, il rappelle la résistance du monde. En un mot, il nous « dénapoléonise ».

**Parlant d'Albert Camus et de son roman posthume, *Le premier homme*, vous écrivez : « Il avait choisi d'explorer par la voie du roman autobiographique cette part du réel que l'intelligence conceptuelle manque inévitablement. » Par quel mystère la fiction, donc le mensonge, permet-elle de nous en dire davantage sur la condition humaine que la philosophie ?**

**A.F. :** La philosophie regarde, la littérature hume et touche. *Le premier homme* est d'ailleurs le grand roman des sensations : c'est un roman odorant, tactile, qui destitue le privilège de la vue, du regard, de la *theoria*. Cela dit, je n'irais jamais jusqu'à défier ou mépriser le concept. J'ai été formé à l'intelligence conceptuelle (peut-être un peu trop d'ailleurs), mais je pense à la magnifique définition de la littérature que donne Renaud Camus, et dont toute son œuvre témoigne : la littérature, c'est *le reste dans les opérations comptables du réel*.

**Vous êtes philosophe, votre goût pour le combat d'idées vous a valu, en effet, polémiques et inimitiés... Pourquoi revenez-vous à la littérature ?**

**A.F. :** Mais ce n'est pas un retour ! J'ai découvert la littérature en lisant, à quinze ans, *Les carnets du sous-sol* de Dostoïevski. Ce fut une sorte de déflagration. Soudain se dévoilait à moi l'enfer de la méchanceté. Dostoïevski raconte l'histoire d'un homme qui a l'occasion d'échapper à sa propre méchanceté et qui est incapable de la saisir. Je me suis alors mis en tête d'écrire une adaptation théâtrale de ce livre haletant. Mais je ne réussissais, dans mes solitaires après-midi dominicales, qu'à recopier le texte ! Je ne décollais pas. J'ai pris alors conscience que je ne serais jamais ni dramaturge ni romancier. Mais au moins avais-je la chance

d'être un lecteur. En ce temps déjà lointain, les images à jet continu et la communication instantanée n'avaient pas encore pris possession des âmes adolescentes. Et je n'ai pas cessé d'être un lecteur de romans, que ce soit dans mes « périodes de combat », comme vous dites, pendant la préparation de mes cours ou dans mes moments d'écriture. Depuis *Le Juif imaginaire* et *La sagesse de l'amour*, la littérature a toujours nourri mon travail.

**Mais il a fallu quelques années pour que vous écriviez - enfin - un tel livre...**

**A.F. :** Plus que vous ne l'imaginez. En réalité, ce livre a son origine dans une conférence que j'ai donnée en 1994 !

## «L'école a choisi la voie du jargon spécialisé et la voie de la démagogie»

On m'avait demandé de parler du livre de ma vie. J'ai choisi de parler sur un livre que je n'avais pas encore lu et dont j'espérais tomber sous le charme : j'ai fait confiance à mes amis et j'ai découvert *Lord Jim* de Conrad. A l'issue de cette conférence, je me suis dit qu'il fallait continuer, la retravailler et lui ajouter d'autres lectures. Mais il m'a fallu près de quinze ans pour donner forme à ce projet ! J'étais perplexe, j'étais inhibé, j'étais dans le noir.

**Pourquoi ?**

**A.F. :** Sans doute parce que je n'avais pas vraiment de modèle. Ensuite parce que, si les instruments de la théorie littéraire me semblent parfois très utiles, je voulais faire autre chose. Je souhaitais intégrer l'histoire dans le commentaire. Je tenais à ce que ceux qui n'ont pas lu les livres dont je parle puissent en quelque sorte les lire dans la lecture même que j'en proposais.

**Écrit-on pour comprendre le monde et la condition humaine ou bien pour se confesser ?**

**A.F. :** Je pense que le grand écrivain est celui qui se quitte. Il y a des écrivains qui sont d'assez bons écrivains, peut-être, mais qui ne se quittent jamais. Se quitter, s'oublier : c'est peut-

être la meilleure part de la littérature. La littérature est un élargissement, à tous les sens du terme.

**Comment lire ? Je veux dire : comment bien lire un roman, sans céder à nos fantasmes ou à la volonté d'être intelligent ?**

**A.F. :** L'école est, par excellence, le lieu où l'on doit apprendre à lire. Mais elle a depuis quelque temps changé son fusil d'épaule. Au lieu de mettre l'admiration au cœur du projet éducatif, elle met la culture au pluriel et devient ainsi la poubelle de l'actualité et de la mode. Elle se ferme aux œuvres sous couleur de s'ouvrir au monde. Il faut que le président de la République dise du mal d'un grand roman du XVII<sup>e</sup> siècle pour que les tenants d'une pédagogie de proximité redécouvrent ses vertus. Ceux-là mêmes qui considèrent comme arbitraire et réactionnaire l'idée d'une préséance de la langue classique sur la langue des banlieues brandissent maintenant face au bling-bling l'étendard de *La princesse de Clèves*. Mais une école qui a besoin pour réintégrer Madame de Lafayette de lui décerner, comme au rap, le label de la rébellion a oublié que sa mission première est de dépayser les élèves et de les transporter hors d'eux-mêmes. C'est cet émerveillement initiatique que décrit Pierre Michon dans son livre d'entretiens *Leroi vient quand il veut*. Il a découvert la littérature à l'âge de neuf ans le jour où un instituteur a décidé de lire à sa classe le début de *Salammbô* : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar... » Aux enfants qui ne les comprenaient pas, ces mots et ces noms disaient la beauté du lointain. Aujourd'hui l'école se méfie de l'étrangeté. Elle n'a que le respect des différences à la bouche, mais elle ne pratique plus le dépaysement, elle le combat. Elle rapatrie le passé dans le présent, l'autre dans le même. Et la littérature risque d'être délaissée parce qu'elle est écrite dans une langue de plus en plus étrangère à celle qui se parle tous les jours. La littérature tend à devenir une langue morte. Indifférente à cette agonie, l'école a choisi la voie du jargon spécialisé et la voie de la démagogie. La voie du jargon ? On donne aux élèves une boîte à outils et ils abordent les textes à coups de prolepses, de métalepses, de diégèses et de champs

## L'ENTRETIEN

sémantiques. La démagogie ? On met au programme ce qui intéresse immédiatement les élèves, on les abandonne à eux-mêmes, à Internet, et la beauté s'abîme dans le tout-culturel.

**Que redoutez-vous ?**

**A.F. :** Il y aura toujours des romans d'amour, mais y aura-t-il encore des romans qui pensent l'amour, et surtout des lecteurs formés pour les accueillir ?

**Vous écrivez que la lecture de *La plaisanterie* de Kundera a ruiné en vous « l'idée triomphale que la vie est un roman ». La vie n'est donc pas un roman ?**

**A.F. :** Longtemps méfiante à l'égard du domaine des affaires humaines, la philosophie, à partir de Hegel et de Marx, a fait de l'Histoire le lieu du déploiement et de l'accomplissement de la raison : son discours, tout à coup, est devenu une sorte de roman. On pourrait même dire, avec la version communiste de la philosophie de l'Histoire, un roman binaire. Un roman captivant certes, mais un roman enfantin. Il revient justement au grand roman du XX<sup>e</sup> siècle d'avoir déconstruit ce roman de la philosophie de l'Histoire. C'est ce qu'ont fait, par exemple, Kundera avec *La plaisanterie*, ou Vassili Grossman avec *Tout passe et Vie et destin*. Le personnage de *La plaisanterie*, Ludvik, victime de l'Histoire, voudra, lorsqu'il aura l'occasion de se venger, faire de sa vie un roman : vingt ans après avoir été exclu de la faculté pour avoir proféré une plaisanterie, il va séduire la femme de son principal persécuteur car il voit là une occasion d'avoir le dernier mot dans le roman de sa vie... Mais, évidemment, les choses ne se passeront pas comme il le pensait, le fantasme sera désavoué par la réalité. En effet, cette femme tombera amoureuse de lui, mais lorsqu'il rencontrera quelque temps plus tard son mari, au bras d'une splendide étudiante, ce mari lui sera infiniment reconnaissant : en séduisant sa femme, il l'a débarrassé de ce qui était devenu un poids mort ! Nous retrouvons là l'opposition dont nous parlions tout à l'heure : le fantasme et l'imagination. Nous construisons sans cesse des romans (le roman de notre vie, le roman de l'Histoire, etc.) sur un modèle fantasmagique mais la pluralité humaine ne cesse de défaire ces histoires. Pour le dire autrement, nous croyons pouvoir

modérer notre vie à notre gré mais nous ne sommes pas seuls : il n'y a pas simplement *l'autre*, mais *les autres*. Le roman, face aux constructions romanesques dont nous emplissons nos existences, est le grand gardien de la pluralité humaine.

**Mais comprenez-vous que les lecteurs veulent mettre leur vie au diapason des livres qu'ils ont lus... ?**

**A.F. :** Oui, bien sûr. Et je fais comme eux. Barthes dit magnifiquement que, pour lui, la lecture de *La recherche* a tout d'une consultation biblique : un va-et-vient se produit entre l'œuvre et l'existence de celui qui la lit.

**Au risque de la désillusion. Le roman peut aussi devenir le fossoyeur des illusions...**

**A.F. :** C'est ce que montre admirablement Conrad dans *Lord Jim*. Même si la lâcheté de Jim est sujette à caution : il est lâche parce qu'il est distrait par son appétit d'aventure, de l'aventure telle qu'elle se présente. L'Histoire a toujours plus d'imagination que nous. Lord Jim a une idée toute faite de l'aventure et au moment où elle advient, parce qu'elle ne ressemble pas à cette idée toute faite, il la rate.

**Face à des livres qui vous montrent que l'on peut vivre intensément - ne pas se résigner, ne pas obéir à la routine -, le lecteur ne peut que vouloir mettre en pratique,**

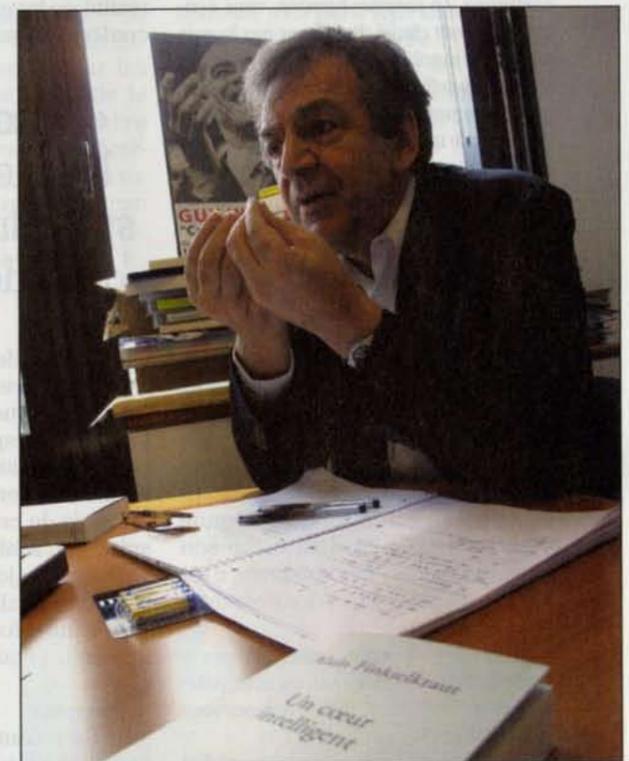
**dans sa propre existence, ce que contiennent ces livres... Est-ce un piège ?**

**A.F. :** Je ne le dirais pas ainsi. Pour moi, la littérature est avant toute chose une élucidation. Ma passion de lecteur est une passion de comprendre. Mais, pour ne pas éluder votre question, disons que je demande aussi à la littérature d'élargir ma palette. Sans la médiation des livres, je ne crois pas que je serais capable de voir le monde. En effet, l'expérience du sensible n'est pas une expérience immédiate. La routine, l'ennui, le morne accablement tiennent aussi au fait que nous manquons de mots pour

discerner les choses. Les nuances de la vie ne nous sont pas données par la vie mais par l'art et par la littérature.

**Cela signifie-t-il que lire bien nous permet de penser mieux, d'aimer mieux, de vivre mieux ?**

**A.F. :** Oui, peut-être. Mais le XX<sup>e</sup> siècle abonde en esprits distingués, en grands lecteurs, qui se sont comportés en horribles brutes, ne l'oublions jamais. Reste que la littérature déploie tout l'éventail des sentiments et des sensations. La littérature fait échec à toutes les formes de réduction et, en cela, elle peut nous aider à



vivre mieux, à penser mieux et, sans doute aussi, à aimer mieux.

**A l'exception de Joseph Conrad, vous n'abordez jamais la biographie des écrivains dont vous étudiez les romans. Pourquoi ?**

**A.F. :** C'est délibéré, en effet. Ce qui m'intéresse, ce sont moins les conditions d'élaboration du roman, de l'histoire, des personnages, que le résultat.

**Mais le résultat ne naît pas de rien...**

**A.F. :** Rien ne vient jamais de rien. Il n'y a pas de création *ex nihilo*. Mais j'ai voulu traiter ces œuvres avec les égards que l'on a et que l'on doit avoir pour les œuvres philosophiques.

Quand vous lisez Aristote, vous ne vous posez pas la question de savoir ce que fut sa vie.

Euh... si. De même, en tant que lecteur, je ne suis pas contre le fait de savoir ce que fut la vie de Kundera, de Roth, de Blixen ou d'Henry James, pour mieux humer et comprendre ce que je lis...

**A.F. :** Moi, quand je lis *La plaisanterie* de Kundera, je m'intéresse au contexte historique du livre (Prague sous le communisme) à sa réception dans la France de 1968, mais je ne veux pas savoir dans quelle mesure Kundera est Ludvik. Certainement pas!

Pardonnez-moi, mais ce n'est pas la question que je vous posais... Kundera n'est pas Ludvik, pas plus que Roth n'est Zuckerman, c'est entendu. Mais pourquoi cette méfiance à l'encontre de la biographie ou, plus simplement, du portrait de l'auteur?

**A.F. :** Les biographies, je vous le concède, sont souvent éclairantes. Mais elles sont plus souvent indiscrettes : «Il est incroyable que la pers-

## «La langue française a été modelée par la littérature»

pective d'avoir un biographe n'ait fait renoncer personne à avoir une vie», écrit délicieusement Cioran. Rien ne saurait, de surcroît, justifier l'approche biographique des œuvres littéraires. «La vie, la vraie vie enfin découverte et éclaircie» dont il est question dans *Le temps retrouvé*, n'est pas la vie de Proust, mais la nôtre. L'art n'aurait aucun intérêt s'il se réduisait à sa fonction expressive. Sa grandeur et sa nécessité, c'est, pour parler encore comme Proust, «de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons».

La question du rire relie l'ensemble de ces textes... Pourquoi condamnez-vous le rire contemporain?

**A.F. :** Parce qu'il est sinistre. Octavio Paz écrit que l'humour est une conquête récente, et Kundera ajoute que c'est aussi une valeur menacée. Je partage cette crainte. L'humour

m'apparaît de plus en plus comme une fragile parenthèse civilisée dans l'histoire du rire. La barbarie riait à gorge déployée. Elle recommence. «L'humour, disait Chris Marker, est la politesse du désespoir». Lorsqu'un amuseur compare Nicolas Sarkozy au pianiste Michel Petrucciani et Martine Aubry à un pot à tabac, il déclenche une cruauté qui n'a plus rien d'humoristique. Rire d'un président de la République parce qu'il est petit, d'un artiste mort parce qu'il était handicapé et d'une responsable politique parce qu'elle n'a pas une taille de guêpe; rire de la faiblesse; rire de l'infirmité en se racontant qu'on défie le pouvoir; bref, rire de tout sauf de soi, c'est peut-être le propre de l'homme – mais c'est la mort de l'humour.

Vous accusez la télévision d'être le principal pourvoyeur de cette nouvelle forme de rire. Vous généralisez. N'y a-t-il pas de place pour le divertissement sans pour autant saper la civilisation et ruiner tout sens du respect?

**A.F. :** Je ne mets pas en cause le divertissement. Le divertissement est un des besoins fondamentaux de la condition humaine, et la culture n'est pas là pour le remplacer ou, si elle échoue, pour le désigner du doigt et le culpabiliser. Si ce combat existe, ce n'est absolument pas le mien. Il m'arrive donc aussi, rassurez-vous, de regarder des divertissements à la télévision. Des événements sportifs, par exemple.

Bon. Mais riez-vous de temps en temps?

**A.F. :** Il y a un comique de l'existence qui naît de la finitude et du contraste entre ce que nous sommes et ce que nous croyons être. Les œuvres qui mettent ce comique en scène me font rire. Ainsi, Roth, Kundera et, sur un autre registre, Cioran : «Ce matin, après avoir entendu un astronome parler de milliards de soleils, j'ai renoncé à faire ma toilette. A quoi bon se laver encore !» Mais les amuseurs qui sévissent sur les ondes, c'est autre chose. Ils nous précipitent, à peine réveillés, dans le cauchemar de l'hilarité perpétuelle. Ils mettent l'information à leur botte. Ils traitent le monde comme un magasin de caricatures : «On n'est pas là pour savoir ce qui se passe, hurlent-ils tous les matins, on est là pour se marrer.» Les journalistes qui sont prompts à me traiter de rabat-joie devraient être les premiers à s'inquiéter de ce pronunciamiento.

Les voici relégués au statut de Monsieur Loyal des clowns gueulards! Ainsi s'exerce, dit-on, le droit à l'impertinence. Mais quand un amuseur s'acharne sans vergogne sur un homme politique qui sera quelques minutes plus tard l'invité de l'antenne, et qui, docile, résigné, tremblant, n'osera pas émettre la moindre protestation, ce n'est pas de l'impertinence, c'est de l'arrogance, c'est de la terreur et c'est un coup mortel porté à ce qu'Orwell appelait la «*commun decency*»! Les plaisanteries qui pleuvent sur nous sans la moindre éclaircie nous séparent chaque jour davantage de la plaisanterie kundérienne.

Si on vous invitait à décider d'un sujet pour le bac de français, vers quel écrivain vous tourneriez-vous?

**A.F. :** La langue française a été modelée par la littérature, c'est l'une de ses caractéristiques les plus admirables et les plus émouvantes. Aujourd'hui, la langue de communication s'émancipe de cette écrasante tutelle, comme en témoigne la place de plus en plus réduite des citations littéraires dans les dictionnaires. Je pense qu'il faut renouer ce lien. J'opterais donc pour une œuvre exotique, au sens d'étrangère à l'idiome communicationnel en vigueur.

De quel texte s'agirait-il?

**A.F. :** *Bérénice*, par exemple, c'est-à-dire une altérité douce. Le style de Racine arrache les élèves à leur petit univers lexical. Mais ce style est dépouillé et ne comporte pas de difficultés particulières.

Propos recueillis par F.B.

## Bio-bibliographie

Alain Finkielkraut est né en 1949 à Paris. Son père, maroquinier, fut déporté à Auschwitz. Agrégé de lettres, philosophe, il se fait remarquer en 1977 en publiant avec Pascal Bruckner *Le nouveau désordre amoureux* avant de connaître le succès grâce à *La défaite de la pensée* (1987). Parmi ses livres les plus importants, citons *Le mécontemporain*. Péguy, lecteur du monde moderne (1992), *L'ingratitude* (1999), *Une voix vient de l'autre rive* (2000), *L'imparfait du présent* (2002), *La querelle de l'école* (2007)... Professeur à l'École polytechnique, il anime l'émission *Répliques* sur France Culture.

Alain Finkielkraut

Un cœur intelligent

\*\*\* Un cœur intelligent par Alain Finkielkraut, 280 p., 20 €. Copyright Stock/Flammarion. En librairie le 26 août.